NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

63 N° 5 1936

La sainteté de l'Eglise

S. TYSZKIEWICZ

p. 449 - 479

https://www.nrt.be/fr/articles/la-saintete-de-l-eglise-3556

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE

De toutes les parties de la théologie catholique, la plus jeune et la moins approfondie est celle qui concerne la nature et les attributs de l'Église. C'est à une époque relativement récente que les théologiens se sont mis à composer des traités entiers « De Ecclesia ». Il reste encore beaucoup à faire : mettre au point les rapports entre les parties apologétique et dogmatique; montrer les différentes modifications qu'il convient d'apporter dans la partie apologétique, suivant qu'on s'adresse à des protestants ou à des orientaux; mettre en relief le sens exact des définitions du Concile du Vatican; rattacher plus solidement le « De Ecclesia » aux autres parties de la théologie dogmatique, surtout à la christologie et à la sotériologie, etc.

Néanmoins un grand chemin est déjà parcouru, et, dans le mûrissement progressif de l'enseignement catholique sur la nature de l'Église, nous pouvons déjà distinguer plusieurs phases : de l'époque patristique jusqu'à saint Thomas; de saint Thomas au Concile de Trente, quand on recueillait soigneusement les éléments d'une doctrine sur l'Église; après le Concile de Trente, surtout après la vigoureuse impulsion donnée par Bellarmin, quand s'élabora une solide doctrine portant directement sur la constitution visible de l'Église. Cet immense travail aboutit aux définitions du Concile du Vatican. Depuis plusieurs dizaines d'années, depuis la grande Guerre surtout qui réveilla un tel besoin de revenir à Dieu, nous sommes entrés dans une

nouvelle phase : celle de l'approfondissement de la vie organique intérieure de l'Église, de la synthétisation de l'enseignement paulinien et patristique sur le Corps mystique du Christ, de l'effort théologique montrant aux dissidents que le catholicisme est avant tout une fraternité surnaturelle « in Christo ». Tout récemment Jürgensmeier, Anger, Mersch, Adam et bien d'autres ont efficacement contribué à développer cet aspect de l'ecclésiologie. De nombreux indices, par exemple l'apparition d'ouvrages comme le livre remarquable de Carl Feckes « *Das Mysterium der hl. Kirche* », annoncent une phase nouvelle de la théologie de l'Église : l'élucidation systématique des différents rapports qui relient dans l'Église la « société » et la « fraternité », la Kirche-Gesellschaft et la Kirche-Gemeinschaft, l'aspect juridique et l'aspect mystique, l'Église visible et le royaume invisible du Christ-Chef dans les âmes.

Certes, les tentatives pour expliquer parfaitement ce lien n'ont jamais fait défaut — car la foi en l'union de ces deux aspects a toujours existé dans l'Église catholique — tentatives parfois très heureuses et dont les résultats se trouvent consignés dans n'importe quel manuel « De Ecclesia ». Mais il reste un grand chemin à parcourir. Il faut l'avouer, certains théologiens semblent, dans cette voie, hésitants, timides; ils n'abordent pas de front les grands problèmes qui touchent les multiples relations entre les éléments visible et invisible de l'Église. D'autres se trompent de point de départ et recherchent je ne sais quelle réconciliation entre les deux aspects de l'Église, comme s'il existait une véritable brouille entre l'Église-société et l'Église-union des âmes! D'autres encore conçoivent ce rapport à la façon d'un alliage, d'un mélange, où tout se réduit à trouver le juste dosage, le pourcentage requis pour que le composé soit utilisable; « 90 % de vie mystique et 10 % de visibilité », ont-ils l'air de dire; avec une mentalité théologique aussi déplorable ils ne sortent évidemment pas de l'impasse. Et je ne parle pas ici de certains idéalistes, plus panchrétiens que catholiques, théoriciens de formation théologique printanière et idyllique, qui, pour gagner plus aisément

les dissidents au catholicisme, attribuent à la constitution de l'Église le rôle d'un escalier de service dans une maison princière, et rien de plus.

On connaît l'excellent ouvrage du regretté P. de Poulpiquet, O. P. « *l'Église catholique* ». Partant du principe « forma et finis coincidunt », l'auteur montre que la sainteté est le but, donc aussi la « forme » de l'Église, son idée déterminante. D'après lui, la sainteté est la note principale, le trait distinctif de l'Église, ou tout au moins le *fondement* commun des quatre notes classiques. « Le Concile du Vatican, écrit-il, a énuméré — sans prétendre les épuiser tous — les principaux aspects par où se révèle cette transcendance morale de l'Église : son admirable propagation, sa sainteté éminente, son inépuisable fécondité en toute espèce de biens, son unité catholique, son invincible stabilité. L'éminente sainteté de l'Église est explicitement nommée par le Concile comme faisant partie intégrante de la preuve, mais on s'aperçoit vite à la réflexion que les autres aspects qui constituent le miracle moral de l'Église se ramènent eux aussi, en définitive, à la sainteté; ils n'en sont qu'une manifestation spéciale appliquée à une matière déterminée... La sainteté a été nécessaire à l'Église pour assurer la permanence de son unité, de sa catholicité, pour lui permettre de résister à toutes les puissances du monde » (p. 190).

Le point de vue du P. de Poulpiquet nous semble très fécond dans l'étude des relations entre les deux aspects, visible et invisible, de l'Église. Dans cet article, nous ne prétendons nullement dégager toutes les conclusions de l'idée maîtresse du P. de Poulpiquet; nous n'avons pas non plus l'intention de contredire, en quoi que ce soit, la notion de la sainteté de l'Église qui apparaît dans la plupart des traités « De Ecclesia ». Nous voulons simplement soumettre au jugement des théologiens compétents une conception de cette sainteté, qui nous a été suggérée par l'étude de la schismologie; nous voudrions présenter une manière de mettre mieux en relief, au profit spirituel des dissidents orientaux, les *raisons dernières* pour lesquelles l'Église catholique apparaît comme *l'unique Église vraiment sainte*. Une

longue expérience nous a démontré l'efficacité apologétique de cette méthode auprès des dissidents pravoslaves vraiment religieux, aspirant à la sainteté.

* * *

Pour mieux déterminer l'essence de la sainteté de l'Église, arrêtons-nous d'abord au problème de la sainteté de Dieu et à celui de la sainteté des « saints ». Dieu est le modèle suprême et la raison d'être de toute sainteté, donc aussi de celle de l'Église; l'âme d'un saint est une image de la perfection de l'Église et en facilite l'intelligence. Dieu est au-dessus de l'Église; le saint, au-dessous; en rattachant la sainteté de l'homme à celle de Dieu, nécessairement nous trouverons le schéma de perfection dernière de cette institution qui, de par sa nature, est destinée à « lier » l'homme à Dieu : de l'Église.

On peut, logiquement du moins, distinguer en *Dieu* une sainteté objective, « réelle », *déterminante* et une sainteté subjective, *morale*, *déterminée*, *formelle*.

La sainteté *déterminante* de Dieu consiste dans sa perfection absolue et infinie. La sainteté se rattache à la catégorie « perfection »; une perfection n'est pas toujours une sainteté, mais une sainteté est toujours une perfection. Or, la perfection c'est l'absence dans l'être de toute imperfection, de toute lacune, de tout « non-être », exigée par la nature du sujet; en Dieu, l'Être absolu, c'est l'absence absolue de tout non-être. Dieu est l'acte pur, en Lui rien n'est « resté » en puissance. Sous tous les rapports, Dieu est « parfait », « achevé », « complet ». Absolument libre des conditions de temps et d'espace, Dieu n'est dépendant d'aucune réalité en dehors de lui-même, il est la Force par excellence, la Puissance infinie. La simplicité, la sagesse, la justice, la bonté, l'omniprésence, en un mot toutes les qualités positives imaginables sont en Dieu au complet et chacune d'elle à un degré infini; le tout sans lacune, sans omission, sans hiatus, sans « trou ». L'Écriture, en parlant de tel ou tel attribut de Dieu, en fait ressortir ce caractère commun

de *plénitude*. « Magnus Dominus et laudabilis nimis et magnitudinis eius non est finis » (*Ps.* 144, 3). « Magnus est et non habet finem, excelsus et immensus » (Baruch, 3, 25). « Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio » (Jac. 1, 17). « Deus lux est et tenebrae in eo non sunt ullae » (I Jo. 1, 5). La même note de plénitude exhaustive réapparaît chez les Pères quand ils parlent de Dieu. Ils l'appellent souvent ἄπειρος, ἀπέραντος, τέλειος κατὰ πάντα, ἀχώρητος, ἀπερίγραπτος, ἀμέτρητος. « Non est ibi nisi est », dit Augustin; et ailleurs : « Deus est *plenitudo vitae*, vita vitarum » (*Conf.* III, 6, 10). Et saint Thomas expose ainsi la plénitude de la perfection divine : « Cum Deus sit ipsum esse subsistens, nihil de perfectione essendi potest ei deesse. Omnium autem perfectiones pertinent ad perfectionem essendi : secundum hoc enim aliqua perfecta sunt, quod aliquo modo esse habent... » (I, q. 4, a. 2). Bref, la perfection de Dieu, c'est-à-dire sa sainteté objective et déterminante, consiste dans ce que Dieu est l'absolue plénitude de l'être.

La sainteté *morale* ou formelle, subjective, déterminée, de Dieu consiste en ce que sa volonté infiniment parfaite adhère sans réserves à la plénitude de son être, à son infinie bonté. Selon saint Thomas (II^{a} II^{ae}, q. 81, a. 8), la sainteté morale c'est la pureté et la fermeté de l'adhésion au bien suprême, *munditia et firmitas*. Que représente cette munditia quand il s'agit de la volonté divine? L'absence de toute tache, de toute lésion de l'intégrité de Dieu, l'absence essentielle et radicale de tout manque de conformité entre la volonté de Dieu et son objective sainteté. La firmitas dont il s'agit est aussi une complète, intégrale et irrévocable adhésion de la volonté infinie au bien infini. Dieu s'aime d'un amour « plein » à tout point de vue et, par le fait même, il s'aime en tant que règle suprême de tout bien moral, en tant que loi éternelle. Aussi peut-on dire que la sainteté formelle de Dieu consiste dans l'absolue conformité de sa volonté avec l'infiniment parfaite loi éternelle.

Ainsi, qu'il s'agisse de la sainteté objective de Dieu ou de sa sainteté subjective, ou encore du lien qui rattache entre eux ces

deux aspects de la sainteté de Dieu, c'est toujours l'idée de plénitude qui domine. Et puisque la sainteté de Dieu est le fondement de toute sainteté, il faut convenir qu'au point de vue métaphysique le fondement de toute sainteté proprement dite est la plénitude de l'être divin.

Si nous passons maintenant à l'analyse de la sainteté chez les *hommes* nous constatons d'abord l'existence de degrés ou d'aspects de la sainteté déterminante. Et il n'en peut être autrement : entre la plénitude de Dieu, qui est le premier et suprême degré de sainteté déterminante par rapport à la sainteté humaine, et la nature essentiellement bornée de l'homme, la distance est infinie et ne saurait être franchie par un acte de conformité de notre volonté avec l'essence divine; seule la volonté de Dieu est capable d'un tel amour de la plénitude d'être divine. Pour l'homme un acheminement s'impose et encore n'atteindra-t-il jamais la compréhension adéquate de Dieu. Devant la plénitude de Dieu l'homme « se perd »; il lui faut à tout prix un programme concret, une incarnation de la loi divine éternelle dans des règles de vie plus à sa portée.

Nous pouvons distinguer trois *degrés* de sainteté déterminante par rapport à l'homme.

Le degré suprême est, comme nous le disions à l'instant, la sainteté objective de Dieu, sa plénitude d'être. C'est la cause exemplaire ultime et absolument nécessaire de toute sainteté déterminante. De même la sainteté morale de Dieu, l'infinie complaisance de la volonté de Dieu dans la plénitude de son être divin, est le modèle suprême de toute sainteté morale, donc aussi de la sainteté formelle de l'homme.

Le premier degré de sainteté déterminante, la plénitude de l'être divin, devient « abordable » à l'homme grâce au *second* qui n'est autre que la sainteté humaine de Jésus-Christ, notre médiateur. Essayons de préciser en quoi elle consiste.

La sainteté déterminante de *Jésus* est, premièrement, l'*essence* divine et, deuxièmement, la *mission* assignée par Dieu au Verbe incarné. Dieu a voulu que le Christ exécutât l'œuvre de la **Rédemption par et dans sa nature humaine. L'humanité de**

Jésus est le grand instrument pour l'exécution du programme divin. Tout dans l'œuvre de justification des hommes se fera par la nature humaine de Jésus, per ipsum et cum ipso et in ipso. C'est dans son humanité que le Christ deviendra chef et modèle de la nouvelle société chrétienne acquise à Dieu grâce au sang de l'Immolé. La sainteté déterminante *immédiate* par rapport à la sainteté morale de Jésus, c'est donc sa propre nature humaine en tant qu'elle résume, par son union parfaite avec le Verbe, tout le programme de la Rédemption. Toute la mission assignée à Jésus par la plénitude de l'amour divin et servant de déterminante à la sainteté morale de Jésus repose dans cette humanité concrète du Christ, sanctifiée par l'union hypostatique avec la personne divine du Rédempteur, orientée dans toutes ses facultés — mémoire, intelligence, etc. — vers l'œuvre de la Rédemption. La nature humaine de Jésus n'est pas une nature humaine quelconque, utilisée seulement à un moment donné pour l'accomplissement de la grande œuvre de miséricorde divine. Depuis le premier instant de son existence, elle est entièrement « informée » par l'idée rédemptrice, modelée selon les exigences de la grandiose économie de miséricorde. Elle est associée à l'œuvre divine par toutes ses fibres, tous ses éléments, tous les moment de sa vie. L'humanité de Jésus est, à tout point de vue, parfaite, complète. Dieu peut, il est vrai, utiliser pour ses actions ad extra des instruments imparfaits, « ébréchés »; parfois il se plaît à manifester ainsi sa puissance. Mais quand Dieu *crée* ou institue quelque chose, son œuvre à lui est toujours bonne, entière, sans imprévus, sans lacunes relativement au but assigné à cette créature. La charité rédemptrice de Dieu a voulu descendre par et dans la nature humaine de Jésus jusqu'à toutes nos misères, jusqu'aux moindres recoins de notre existence terrestre pour porter partout l'aide, le salut. Voilà une des raisons pour lesquelles Jésus a assumé la plénitude de la nature humaine, le « maximum d'humanité »; la charité de Dieu, c'est-à-dire la plénitude de l'être absolu, l'a voulu ainsi. Pour être pleinement victime, **Jésus devait pouvoir souffrir dans son âme, dans son cœur, dans**

toutes les parties de son corps : « dinumeraverunt omnia ossa mea ». Rien ne manque donc à la nature humaine de Jésus; saint Paul le dit bien, Jésus nous est semblable en tout, sauf le péché, c'est-à-dire sauf le manquement, la privation, la *dérogation à la plénitude*. La sainteté déterminante de Jésus est donc là : dans la plénitude de sa nature humaine hypostatiquement unie au Verbe et ainsi déterminée elle-même par le plan divin de la Rédemption; autrement dit, dans la mission rédemptrice à exécuter par la nature humaine de Jésus.

Portons maintenant notre attention sur la sainteté *morale*, ou déterminée, de Notre-Seigneur. Puissamment aidée et dirigée par la grâce d'union, la volonté humaine de Jésus ne connaît pas de défaillance. Dès le début elle est *pleinement*, irrévocablement orientée vers l'exécution du plan miséricordieux du Père. En dehors de ce plan, rien ne l'attire; elle rejette avec dédain les tentations sataniques contraires à ce plan; le doux Jésus reprend Pierre avec une vigueur extraordinaire quand le futur chef des Apôtres lui suggère de restreindre l'exécution du « programme », d'en enlever ce qui semble trop humain — la souffrance physique. Pour être pleinement victime, Jésus est fidèle à la plénitude de sa nature humaine, il la garde dans toute son intégrité. Durant toute sa vie il ne cherche pas à amoindrir le plein exercice de ses facultés physiques et psychiques par des commodités ou des distractions; et sur la croix il ne veut pas de ces soporifiques dont le rôle est d'enlever quelque chose de la nature humaine pour rendre la vie plus supportable; on pourrait croire qu'il renonce à l'union hypostatique, à la consolation qu'apporte l'union ineffable avec Dieu, pour boire le calice de l'immolation jusqu'à la lie, pour être pleinement homme. A aucun moment de sa vie, Jésus ne se détourne de son humanité, il lui reste saintement fidèle. La Transfiguration elle-même est un hommage rendu à l'humanité instrument du divin. Jésus observe la loi divine non pas seulement en théorie, en abstraction juridique, mais telle qu'elle se manifeste d'une façon concrète dans sa nature humaine, renforcée, surélevée, pleinement épanouie par le plus haut degré d'union avec la

divinité. Jésus aime et respecte sa mère, il accepte d'en recevoir une éducation. Il partage la nourriture de son entourage. Il approuve de sa présence l'honnêteté du mariage, le sacrement de la procréation naturelle. Il rend la santé, la plénitude de la vie naturelle aux malades, aux estropiés. Jésus est tellement « homme » qu'il faut avoir la foi pour reconnaître Dieu en lui. Ce qu'il y a de plus sublime comme don de Dieu à l'homme — la grâce — est rattaché par Jésus à des actions visibles, humaines au plus haut degré. Avec quelle prédilection il s'applique le titre de « Fils de l'homme »! De quelque côté que nous nous approchions de la sainte volonté de Jésus, nous remarquons toujours qu'elle vise avec efficacité à réaliser intégralement le programme de la Rédemption, tel qu'il a été conçu par la plénitude de la bonté divine, de la nature de Dieu, et tel qu'il a été confié par Dieu à la nature humaine assumée par le Verbe en vue du salut des hommes. Jésus est saint, parce que, sanctifié par la grâce de l'union hypostatique, il fut saintement fidèle à l'œuvre théandrique de la Rédemption, parce que jusqu'au bout il a voulu et fut pleinement homme pour le salut éternel des hommes.

La plénitude des deux natures, divine et humaine, parfaitement unies entre elles en la personne de Jésus-Christ — tel est donc le *second degré* de sainteté déterminante par rapport à la sainteté des hommes. La sainteté morale du Christ est le sublime modèle de toute sainteté humaine.

Le *troisième* degré de sainteté déterminante par rapport à la sainteté des hommes, le degré qui leur est le plus proche, est celui dans lequel l'exemple universel de sainteté donné par Jésus se différencie et se précise dans un nombre considérable de « types » de sainteté, de vocations à tel ou tel état de vie, de « programmes » applicables dans des conditions déterminées d'existence humaine. Chaque type ou programme n'est pas « une tranche » de la sainteté de Jésus, mais plutôt une façon de mettre la sainteté de Notre-Seigneur à la portée d'une catégorie déterminée de fidèles. La loi éternelle qui resplendit **dans la sainteté de Jésus devient par là comme traduite en**

différentes langues pour pouvoir être mieux comprise et exécutée de tous. Chaque vocation est pleine et parfaite en son genre, car elle n'est qu'une manifestation de la sainte plénitude, de la perfection de Jésus-Christ. La vocation d'évêque est sainte en ce qu'elle est quasi la continuation du sacerdoce de Jésus et par là l'imitation de la plénitude d'être divino-humaine. Le même élan vers la plénitude théandrique, nous le retrouvons dans la sainteté immédiatement déterminante, dans le « programme » de la vierge cloîtrée, de la mère de famille, du missionnaire, etc. Les constitutions des différents Ordres et Congrégations ne sont que des variantes du troisième degré de sainteté déterminante de l'homme; ce ne sont que différentes portes qui ouvrent aux hommes le sanctuaire de la pleine sainteté de Jésus-Christ, et de Dieu norme dernière de notre perfection morale.

La sainteté *morale* ou formelle des hommes, la sainteté proprement dite des saints se réduit par conséquent à l'exécution fidèle et adéquate, sinon *materialiter* du moins *formaliter*, d'un « programme » spécifique qui reflète la plénitude de Dieu et y mène. Qu'on ne nous objecte pas que ces « programmes » sont par trop humains, « juridiques », « rationnels », « empiriques », etc.; qu'on ne nous fasse pas un grief de faire d'un « programme » intimement uni à la plénitude de la nature humaine la cause immédiatement déterminante de notre sainteté : Dieu l'a voulu ainsi, Jésus nous a donné l'exemple en ce sens. Chrétiens ayant pour chef l'Homme-Dieu, nous ne pouvons guère atteindre la sainteté que par une pleine adhésion à son économie de salut, fondée sur la plénitude de la théandricité. Dans le plan complet de notre salut éternel et de notre sainteté par excellence, tout est lié à la nature sous tous ses aspects, voire même à la matière morte; l'exemple le plus frappant sous ce rapport c'est le fait qu'il n'y a pas de sacrement valide, pas de source régulière de grâce et de vie surnaturelle sans eau, sans pain, vin, huile, mouvements de la main ou de la bouche, etc. Le « tout ce qu'il y a de plus humain » est nécessaire pour donner à l'homme « tout ce qu'il y a de plus divin ».

Pour toutes ces raisons, la conformité, la fidélité à certaines formes matérielles et humaines de la sainteté déterminante est une condition *sine qua non* pour arriver à la perfection de la vie spirituelle. Autrement dit, pour être saint il faut s'en tenir strictement à toutes les obligations de son état, de sa vocation particulière, en commençant par les plus sublimes et spirituelles et en finissant par les plus humaines, prosaïques, matérielles; toute la gamme doit y être, sans « sauts », sans lacunes, sans dédain pour la matière, sans cette abominable « pure spiritualité » qui tue toute spiritualité dans l'homme. Un évêque ne deviendra saint que s'il suit son programme, tracé dans le droit canon, et, à l'exemple des saints évêques, ne dédaigne pas les occupations « juridiques et desséchantes » de l'administration du diocèse; s'il abandonne ses devoirs d'état pour aller chercher des visions mystiques dans la solitude loin de ses bureaux, sa sainteté ne sera certainement que très médiocre. La sœur de charité arrivera aux sommets de la vie intérieure si elle reste en plein dans les « choses humaines » où Dieu la veut : au milieu des plaies rebutantes, des drogues, des crachats, de la pourriture; si elle quitte ses pansements pour écrire une volumineuse dissertation sur la distinction entre l'essence et l'existence, elle quitte par le fait même la sainteté. Le capucin sera saint s'il devient « pleinement » capucin, s'il observe les règles les plus « matérielles » de son Ordre, et non autrement. En obéissant, dans les limites de la règle, à ses propres supérieurs, même les plus imparfaits, un religieux avance plus que par n'importe quelles extases ou œuvres pieuses.

Ici encore la loi de la plénitude réapparaît. L'obéissance à la règle, à la vocation, au « programme » ne porte ses fruits que si elle est *complète*, si elle ne fait pas d'exceptions, de choix, de triage dans les différentes exigences matérielles du plan divino-humain qui la concerne. Saint Alphonse de Liguori touche à un point capital du problème de sanctification quand il dit qu'un oiseau attaché par une simple ficelle ne peut pas plus s'envoler dans les airs que s'il était retenu par une grosse corde. Se noyer dans un étang profond de trois mètres ou à un

endroit où l'océan atteint plusieurs kilomètres de profondeur, cela revient au même. L'efficacité de l'oraison, ce grand moyen pour parvenir à la sainteté, dépend en grande partie du respect avec lequel nous traitons le « cadre » humain et matériel dans lequel nous endiguons notre prière : ambiance, tenue du corps, signe de croix, etc. Dans un sens qui se dégage des pages précédentes on peut dire que l'homme est saint dans la mesure de sa pleine fidélité à sa nature corporelle. Et, disons-le en passant, si dans le monde ce saint matérialisme évangélique et catholique avait été mieux observé et si la « pure spiritualité » n'avait pas fait ses ravages, le matérialisme athée ne triompherait pas. Pascal a raison : à vouloir faire trop l'ange on fait la bête.

La sainteté de l'homme est déterminée par l'exemple de Jésus-Christ et, immédiatement, par un « programme » qui reflète la plénitude de sa théandricité. Entre cette proposition, dûment comprise, et la vérité fondamentale, que l'homme se sanctifie par sa *soumission* à la volonté de Dieu, il n'y a pas d'opposition. Au contraire, car Dieu ne manifeste que rarement sa volonté par voie extraordinaire et immédiate; d'ordinaire il nous communique ce qu'il attend de nous par la loi naturelle prise dans toute sa plénitude et intimement unie aux appels des vocations surnaturelles particulières. Pour être saints nous devons faire « passer » tous nos rapports avec la volonté de Dieu par la nature, le visible, le palpable. Un chercheur de Dieu qui croit recevoir des révélations sur le mystère de la Très Sainte Trinité mais qui reste insensible à la voix humaine, matérielle, parfois peut-être un peu criarde, de ceux qui par la volonté de Dieu doivent le guider, se trouve sur une route qui ne le mènera certainement pas à la perfection. La loi éternelle réalisée dans la nature humaine atteint sa plénitude, son dernier mot, dans cette règle, qui est à la fois à la base de tout progrès surnaturel authentique : l'homme ne se perfectionne qu'en se laissant guider par les instruments visibles de la perfection, de la plénitude de Dieu.

Notre principe s'harmonise aussi avec l'adage que l'*humilité* **est le fondement de la sainteté : tandis que l'orgueilleux est**

toujours enclin à ne chercher que l'indépendance dans une religiosité « purement spirituelle », le chrétien sincèrement humble voit partout dans la nature le doigt de Dieu, il écoute et suit la volonté de son Créateur et Sauveur, qui se manifeste à lui dans l'intégrité du monde visible, surtout là où le visible est instrument immédiat du divin.

Si nous disons que la perfection morale consiste dans la *charité* nous n'énonçons non plus rien de contraire à notre proposition foncière : car enfin la charité chrétienne est-elle autre chose que le plein élan de l'âme vers l'absolue plénitude du Bien, pour autant que cela peut se faire en ce monde, c'est-à-dire la ferme adhésion à la loi divine dans l'intégrité de la nature et aux sources intarissables de la vie surnaturelle ?

* * *

Après cette introduction, un peu longue peut-être, nous pourrons assez rapidement préciser en quoi consiste la sainteté de *l'Église*, considérée du point de vue qui nous intéresse dans cet article.

Nous avons analysé la sainteté « au-dessus » et « au-dessous » de l'Église — celle de Dieu et celle de l'homme, du chrétien. Dans les deux cas nous avons constaté la présence d'une sainteté déterminante et d'une sainteté morale, déterminée. Plénitude de l'être, absolue et purement divine pour Dieu, relative et théandrique pour le chrétien, telle est l'idée centrale autour de laquelle gravitent les concepts qui ont rapport à la sainteté. S'il en est ainsi, nous pouvons conclure a priori que l'Église, dont le rôle est d'unir l'humanité à Dieu, l'Église de l'Homme-Dieu possède une sainteté analogue, en relation nécessaire avec la plénitude de l'Être et pouvant être considérée sous le double aspect de sainteté déterminante et de sainteté déterminée. Même dans l'hypothèse purement académique d'une Église instituée par Dieu sans que l'Incarnation ait eu lieu, même dans une telle supposition désolante, on ne conçoit pas aisément que la sainteté de cette œuvre de Dieu puisse avoir

un sens quelconque sans une relation essentielle à la « plénitude ». Mais laissons de côté les Églises chimériques et revenons à l'ineffable réalité — l'Église de l'Homme-Dieu, l'Église de l'Incarnation.

Où chercher sa sainteté *déterminante?* La réponse sera semblable à celle que nous avons proposée en parlant de la sainteté du chrétien. La *suprême* sainteté déterminante de l'Église n'est autre que la plénitude de l'Être divin. Sa sainteté déterminante plus rapprochée, *commune* à l'Église et à chaque fidèle en particulier, c'est Jésus-Christ avec toute la plénitude de ses deux natures. Enfin la sainteté déterminante immédiate et *particulière* à l'Église, c'est son « programme », sa constitution divino-humaine telle que Notre-Seigneur l'a tracée, sa « vocation ».

Le premier point n'a pas besoin d'explications, semble-t-il : il est par trop évident que Dieu est la règle suprême de toute perfection, donc aussi de la perfection de l'Église. Remarquons néanmoins ceci : la foi ouvre des perspectives que la simple raison ignore. Les merveilleuses relations réciproques des trois Personnes de la Sainte Trinité peuvent bien servir de modèle pour la communication mutuelle de vie surnaturelle qui doit régner entre chrétiens. La vie intime et surnaturelle du Corps mystique est une participation finie de la vie infinie de Dieu, un en trois Personnes; si n'importe quel fidèle en état de grâce est « divinae consors naturae », c'est d'autant plus vrai de l'Église, par laquelle cette participation du chrétien à la vie divine devient possible.

Fondateur et Chef de la sainte Église, *Jésus-Christ* en est aussi la cause exemplaire, la sainteté déterminante. Les raisons théologiques à l'appui de la proposition que l'Église doit se conformer à son modèle et Chef et le « continuer » sont tellement multiples et connues qu'il n'y a pas lieu de les répéter ici. Soulignons plutôt un point : cette conformité doit être adéquate, *complète*, « épuisante » autant que possible. Des dérogations, des exceptions, des lacunes ne sauraient être admises qu'autant qu'elles seraient fondées sur l'Écriture ou la Tradition. Or,

sous ce rapport nous sommes en présence d'un mutisme sans pareil, à moins qu'il ne s'agisse de privilèges strictement personnels à Jésus, comme l'union hypostatique. Évidemment, il ne faudrait pas non plus se fier à des analogies déplacées. Ce qui importe c'est ceci : Jésus fut pleinement Dieu et *pleinement homme*, et, à son *exemple* ainsi que par son *union organique* avec lui, l'Église possède la plénitude de la vie divine unie à la plénitude de notre nature humaine, non plus individuelle mais sociale. Autrement dit, elle est une fraternité cimentée par la vie de Dieu, parfaitement surnaturelle, en même temps qu'une *société parfaite*, parfaitement humaine, juridique, organisée, visible au plus haut degré. Cette absence de tout monophysitisme ecclésiologique la distingue des fausses Églises et fait qu'elle seule est vraiment parfaite, sainte.

La déterminante *immédiate* par rapport à la sainteté de l'Église, c'est son « programme », sa « constitution » telle qu'elle a été créée par Jésus. Instituée pour continuer à perpétuité l'Incarnation et l'œuvre de la Rédemption, l'Église a reçu une « structure », une « économie », une nature en conséquence. Cette constitution de l'Église a été parfaitement exprimée par le Concile du Vatican (Denz. 1821) et est assez présente à l'esprit de nos lecteurs pour qu'il soit superflu de la reproduire ici. Aux termes de cette Constitution, la sainte Église est « édifiée » par Jésus-Christ et maintenue dans son existence et sa sainteté par la plénitude de la vie divine, qui fait que tous soient un « sicut ipse Filius et Pater unum sunt », et par l'institution, qui lui donne le caractère d'un groupement pleinement humain, d'une société *parfaitement parfaite*, notamment la hiérarchie solidement et divinement unifiée.

Pour réaliser sa mission divine, l'Église doit avoir un corps social humain et a reçu du Christ sa constitution. Elle est essentiellement hiérarchique et monarchique. Elle est surnaturelle et naturelle à la fois, invisible et visible. Elle est une dans ses croyances et son magistère, dans son travail de sanctification, dans son gouvernement. Elle est catholique, à la portée de tous. Elle possède la succession apostolique. Elle est

perpétuelle, immuable dans son essence théandrique et son évolution.

Tournons maintenant nos regards vers la sainteté *morale* de l'Église. Quel spectacle grandiose et réconfortant! Dans la personne de ses meilleurs enfants — les saints — et de ceux qui ont la charge de veiller à son intégrité et à son accroissement, l'*Église exécute depuis 2000 ans son « programme »*, elle se conforme à sa sainteté déterminante avec une plénitude, une fidélité, une ténacité dans les épreuves, qui à elle seule peut servir d'argument pour prouver son origine divine. Jésus-Christ, son chef, la guide, la soutient, l'illumine par son Esprit sanctificateur. La sainteté formelle c'est la parfaite obéissance. L'Église obéit parfaitement à son chef, elle réalise la plénitude de sa vocation, de son programme divino-humain.

Elle réalise la plénitude de son programme quant à l'élément *divin* : elle se nourrit de l'Eucharistie, de la vraie Eucharistie, du vrai Dieu et vrai Homme, sans vider l'Eucharistie de son contenu, comme c'est le cas dans le protestantisme, sans étroitesses rigoristes et jansénisantes, comme cela a lieu chez les dissidents orientaux. Elle fait couler à flots la grâce sur les hommes par les canaux des sacrements, toujours pleinement ouverts aux hommes de bonne volonté. Elle proclame ouvertement la vérité divine sans restrictions, sans relativisme subjectiviste, sans compromis avec la fausse science qui impressionne tellement les dissidents; son dogme n'est pas rongé par le rationalisme, comme c'est le cas chez les protestants; il respire la plénitude de l'être. Par des voies dont elle seule a le secret, l'Église élève jusqu'aux sommets de l'union mystique avec Dieu les âmes privilégiées qui lui donnent toute confiance. Le courage surhumain de ses confesseurs, de ses missionnaires et martyrs, nous montre que la puissance infinie de Dieu est « chez elle » dans son sein. Vraiment en elle, dans la personne de son Chef qui fait un avec elle, « habite toute la *plénitude* de la divinité » (*Coloss.* II, 9). Par l'Église nous recevons de la plénitude de Jésus grâce sur grâce (Jean I, 16). L'Église est instituée « en

sorte que vous soyez remplis de toute la *plénitude* de Dieu » (*Eph.* III, 19). Partout et toujours l'Église catholique « remplit de Dieu » tous les fidèles vraiment obéissants. Le divin plérôme se reflète dans toute la liturgie catholique, ne serait-ce que dans le fait que l'Église admet plusieurs « rites ». Ce plérôme « perce » dans toutes les constitutions et règles des innombrables familles religieuses catholiques qu'il a engendrées. Sa puissance apparaît dans ce fait que seule l'Église catholique put mener à bout des conciles œcuméniques. L'Église catholique unit par des liens de charité efficace et de collaboration intime des hommes de nationalités, de tempéraments, d'éducations très différentes, il en est ainsi constamment et partout; n'est-ce pas encore un signe qu'en elle habite la charité divine, c'est-à-dire la plénitude de Dieu? Inutile d'ailleurs d'insister. Il est par trop évident que l'Église réalise sa sainteté en s'ouvrant pleinement aux communications avec Dieu, en donnant aux hommes la plénitude de la divinité pour autant qu'ils en sont capables. Appuyons plutôt sur l'autre aspect : la réalisation par l'Église de sa sainteté dans l'exécution intégrale de la partie humaine du programme divin.

Il entre dans l'économie du salut que l'Église de l'Homme-Dieu soit une association d'hommes *humaine*, exceptionnellement parfaite et complète dans le genre « société ». Il lui incombe la tâche de donner à l'Incarnation, dont elle est la continuation, son plein épanouissement, son maximum d'application et de rendement. Par conséquent tout ce que l'Église fait sous ce rapport par ses dirigeants, ses institutions et ses enfants n'est autre chose que la mise en acte de sa sainteté. Quand sainte Catherine de Sienne ou saint Bernard défendaient avec tant de vigueur le prestige de la papauté contre les assauts de la faiblesse humaine, ils posaient des actes de sainteté non seulement personnelle mais aussi collective, propre à l'Église, ils rendaient service à l'Église en tant que sainte : pour la perfection de l'Église, il faut maintenir la perfection de son corps humain, il faut veiller à l'intégrité de son gouvernement **central, à sa force, à sa stabilité, à son maximum d'autorité.**

Sans pape, l'Église ne saurait être sainte, intégralement divino-humaine; Jésus, Homme parfait, ne lui conviendrait plus comme chef; il lui faudrait un Christ monstrueux, avec mains et jambes, mais sans tête. Il y a du sacrilège à proclamer Jésus-Christ chef d'une Église sans autorité suprême efficace et stable. Ce n'est donc pas par hasard que les saints tenaient tellement à une autorité dans l'Église, une autorité digne, forte, précise. Et voici qui n'est pas non plus un pur hasard : tous les papes qui furent les plus conscients de leur autorité spirituelle et qui la mirent le plus en pratique furent des saints, de grands saints; Silvestre, Léon, Grégoire furent fidèles jusqu'au bout à leur mission de chefs visibles de l'Église, et par cela même ils firent resplendir sa perfection théandrique, sa sainteté. Les papes d'une sainteté personnelle moins héroïque contribuèrent moins à faire valoir aux yeux des hommes la sainteté divino-humaine de l'Église. Le péché d'Honorius fut un péché de faiblesse dans le gouvernement de l'Église, d'infidélité à l'égard de la plénitude de l'autorité centrale, un péché contre la sainteté de l'Église, contre son intégrité immaculée. De même ce n'est pas un hasard que les chefs de révoltes religieuses contre Rome furent d'ordinaire des personnages d'un niveau moral très bas ou tout au moins d'une faiblesse d'esprit lamentable.

Tout ce qui contribue à affermir « l'organisation » humaine de l'Église contribue *ipso facto* à sa sanctification. La promulgation du nouveau Code de Droit canon ne fut pas seulement un acte utile au bon ordre dans la chrétienté; ce fut avant tout une nouvelle preuve de la générosité avec laquelle l'Église accomplit son programme divino-humain, donc une marque de sa sainteté. Quand un évêque ou un supérieur de mission organise bien le fonctionnement de son administration, il rend à la sainteté de l'Église un témoignage non moins admirable que quand il officie à l'Église ou compose un livre de spiritualité. Une bonne et honnête gestion des biens temporels de l'Église, de ses finances et immeubles, sanctifie ceux qui s'y consacrent par obéissance : la sainteté de l'Église apparaît dans leurs efforts;

Judas fut Judas non parce qu'il était l'économe des douze, mais parce qu'il abusa de son rôle. L'Église étant non seulement une fraternité surnaturelle, mais aussi une société humaine parfaitement parfaite et complète, le bon gouvernement et le plein fonctionnement du droit canon, exigés par son intégrité morale, ne peuvent pas être quelque chose de passager, d'accidentel; ils lui sont indispensables toujours, plus encore que la santé à l'homme. La sainte Église, précisément parce qu'elle est sainte, n'a jamais manqué à son devoir sacré de veiller à l'intégrité de son « extérieur », de son administration, de son « juridisme », ainsi qu'au développement et perfectionnement de tout cet appareil organisateur, en proportion et en harmonie avec la croissance générale du Corps mystique. L'Église sait que sans « l'extérieur » « l'intérieur » — notion corrélative — ne serait qu'un vain mot, et elle agit toujours en conséquence; tandis que chez les dissidents le manque « d'extérieur » fait que « l'intérieur », le spirituel, glisse par trop souvent dans l'abstraction, la fiction. L'Église sauvegarde la plénitude de « l'intérieur » parce qu'elle est pleinement fidèle à l'intégrité de « l'extérieur ». Il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles, car l'Église ne cessera jamais d'être sainte, de viser au plérôme de l'Incarnation. Elle restera fidèle à sa théandricité coûte que coûte : son « moi » est Jésus, l'Homme-Dieu. Pour la sainte cause de la fidélité à sa sainteté déterminante elle affrontera encore de terribles persécutions et le sang de ses martyrs coulera à flots.

L'Église doit donc avoir un « corps », une structure sociale humaine, un ensemble complet de moyens extérieurs pour arriver au but assigné par Jésus : sa sainteté l'exige d'une façon catégorique. Mais la sainteté déterminante immédiate de l'Église, image de l'Homme-Dieu, exige, et pour la même raison, que l'Église ait une « *âme* ». Je ne parle pas ici de l'âme divine de l'Église qui lui communique sa vie surnaturelle; cette « âme », selon l'avis commun des Pères et des théologiens, c'est l'Esprit-Saint, l'Esprit du Verbe, le Sanctificateur que le Fils envoie aux hommes pour les éclairer dans la voie du salut. Que

l'Église doive « avoir » la plénitude de la divinité et être habitée par l'Esprit de Dieu en personne, le Paraclet, c'est une vérité qu'aucun chrétien ne conteste. Ce que nous voulons faire ressortir ici c'est la nécessité pour l'Église, en tant que société humaine, d'avoir aussi cet ensemble de facultés naturelles qui correspond à l'âme humaine du Christ, ensemble qui est la transposition et la continuation, dans le domaine du social et du collectif, de l'intelligence, de la volonté, des saintes affections de l'âme humaine de Jésus. Jésus avait non seulement la vie divine en lui, il avait aussi une parfaite et complète âme humaine avec tout le complexus de facultés que la nature réclame. D'une façon analogue son Épouse, tout en possédant la vie divine qui l'anime par la Personne de l'Esprit, a aussi sa propre vie naturelle de société humaine, quoique surnaturalisée et inséparablement unie au principe de vie supérieure. Et c'est précisément cette saine vie humaine sociale qui assure le maximum de communication de la divinité à l'ensemble des fidèles. Sans cette vie collective naturelle l'Église serait quelque chose d'inachevé, de raté, de non-saint. Elle se manifeste, par exemple, dans le progrès des sciences théologiques, dans ce travail intellectuel collectif qui aboutit aux définitions dogmatiques. Elle apparaît dans différents « mouvements » qui ont pour but une meilleure réalisation collective de tel ou tel point du programme tracé par le Rédempteur. On sent l'âme naturelle de l'Église dans l'Action catholique, de même qu'on y perçoit le souffle de l'Esprit. Les saints par leurs paroles et leurs actes nous montrent le mieux ce qui se passe dans cette « âme » commune, demeure stable de l'Ame-Esprit-Saint. Unie intimement à l'âme personnelle de Jésus, puisant constamment dans la plénitude insondable de son Sacré-Cœur, l'âme naturelle de l'Église est une et parfaite dans le genre unité sociale : cor unum et anima una. Elle rend possible la réalisation de cette fameuse « sobornost », union des cœurs, que le christianisme grec dissident prétend posséder et en fait ne possède que très peu, à cause du manque d'organe naturel indispensable. La succession des générations et des siècles ne

trouble pas l'âme naturelle du Corps mystique, ne l'étourdit pas; elle reste toujours conséquente, toujours fidèle à ses traditions, toujours pleinement humaine, tout en étant « divinisée » à tel point qu'on pourrait oublier son existence. Sans être « subsistante » comme l'âme individuelle de chaque homme, elle garde néanmoins toujours son cachet propre et ne se confond ni avec « l'esprit de notre civilisation », ni avec les « âmes nationales », qui si souvent voudraient l'envahir ou l'engloutir, ni avec « l'âme de l'humanité », schellingienne ou autre. Elle se défend courageusement, elle garde son individualité catholique, elle fait de grands sacrifices pour respirer à pleins poumons et pour affirmer sa plénitude dans l'intégrité. Sous ce rapport, comme sous les autres, l'Église est aussi formellement sainte, pure, fidèle au programme théandrique de Jésus.

Jésus a du *cœur*. Une sainte tendresse accompagne les actes de sa volonté toujours compatissante pour les hommes. Ce n'est certainement pas un puritain sans affections. La mort de Lazare et le destin de Jérusalem l'affligent jusqu'aux larmes. Dans les rapports avec ses disciples bien-aimés toute la gamme des bons sentiments humains apparaît. Il en est de même de l'Église, de l'Incarnation dans le plan social. Oh, oui! La *Catholica* a du cœur et des sentiments, et combien! Songeons seulement à ces gestes collectifs de compassion pour le christianisme meurtri en U.R.S.S. ou au Mexique. Avec quelle sympathie l'Église approuve et adopte tout ce qu'il y a de beau et de pur dans l'art, même chez les non-catholiques (1) : peinture, sculpture, architecture, poésie, musique; les vrais beaux-arts sont en grande partie créés par elle ou sous son inspiration indirecte. Comment ne pas y voir des aspirations vers la plénitude de la divino-humanité du Christ, des efforts efficaces pour se conformer à la déterminante théandrique? De

(1) En propageant l'art religieux russe les Pères dominicains et bénédictins (Lille, Amay, etc.) rendent un beau témoignage à la sainteté de l'Église catholique.

nouveau nous sommes en présence de la sainteté morale de l'Église, de sa fidélité au programme de son Chef, de son union organique avec lui.

Comme toute la vie de Notre-Seigneur en ce monde, la vie de l'Église catholique est entièrement basée sur l'obéissance : pleinement divine dans ses motifs, dans l'objet de ses intentions, dans ses sources de forces surhumaines; pleinement humaine dans ses rouages hiérarchiques, dans la façon de transmettre aux fidèles la volonté de Dieu, dans l'exécution de cette sainte volonté. Par la plénitude de l'obéissance, par l'exécution intégrale de l'économie théandrique du salut des hommes, l'Église assure la réalité de sa sainteté.

* * *

La sainteté de l'Église, considérée au point de vue de la plénitude théandrique, peut-elle être considérée comme une « *note* » de l'Église, peut-elle aider un dissident oriental à discerner le véritable Corps mystique du Christ ?

Il semble bien que oui. En y réfléchissant un peu, un pravoslave (1) pieux et sincère ne pourra pas nier que l'Église doive être en tout fidèle et semblable à son chef, qu'entre Époux et Épouse il doive y avoir communauté de nature; qu'à ce titre la perfection des deux natures convient mieux à l'Église qu'une perfection « purement spirituelle »; qu'une Église semi-humaine ne saurait être la « continuation » que d'un Christ de style docétiste; qu'entre Église-société et Église-charité il n'y a pas plus d'opposition qu'entre le corps physique de Notre-Seigneur et sa divinité; qu'une Église complète et saine dans sa partie naturelle peut mieux servir d'instrument à l'Esprit-Saint qu'une Église « empirique » maladive, divisée en plusieurs organismes hétérogènes, tiraillée

(1) Pour éviter toute confusion, nous préférons ne pas employer les termes « orthodoxe, orthodoxie »; nous les remplaçons par les mots équivalents « pravoslave, pravoslavie ».

en sens contraires par les nationalismes et les partis politiques, décapitée, « ventriloque » comme disait William Palmer, c'est-à-dire n'ayant pas de bouche qui parlerait au nom de tous; que seule une Église intégrale et intègre sous tous les rapports est digne du Sauveur; qu'après l'Ascension de Jésus-Christ, l'économie de l'Incarnation ne pouvait pas devenir ébréchée, boiteuse, car c'eût été une injure au triomphe du Ressuscité; qu'en ce monde la sainteté, individuelle ou collective, ne saurait être réalisée sans une parfaite fidélité à la loi naturelle, loi divine; que le Sauveur n'est pas venu au monde pour détruire l'œuvre du Créateur, que l'économie de la Rédemption est une économie de restauration, de réintégration, de relèvement de la nature humaine et non de sa dégradation. Pour faire comprendre au pravoslave sincère que l'Église doit être parfaitement divino-humaine, il suffit de faire valoir un principe qui lui est cher — le dogme du Christ-Chef : si la tête est divino-humaine, le corps doit l'être aussi, et parfaitement. S'il s'agit d'un pravoslave moderne non moderniste, on pourra lui faire remarquer que ses aspirations vers un christianisme « cosmique » et « sophiologique » trouvent leur compte d'une façon admirable dans l'application logique du principe de théandricité à l'Église, tandis qu'elles glissent inévitablement dans l'hérésie dans le cas contraire. On pourra aussi attirer son attention sur le fait que les meilleurs penseurs religieux russes, Soloviev par exemple, comprenaient l'importance de ce principe en ecclésiologie.

D'autre part, le bon chrétien pravoslave comprendra sans trop de difficultés que seule l'Église catholique *se conforme* à sa sainteté déterminante franchement, jusqu'au bout, qu'elle cherche à être semblable en tout au Christ, à continuer l'Incarnation, à observer saintement les devoirs qui découlent de l'intégrité des deux natures dans la constitution de l'Église, qu'elle seule est pure de tout monophysisme, qu'elle est divino-humaine, comme le Christ, et non divino-semihumaine, comme personne. Il verra aisément que seule l'Église catholique maintient l'unité de son organisme visible, en

conformité avec la volonté formelle de Jésus. Il comprendra que la *Catholica*, malgré la faiblesse de ses enfants, réalise l'unité de sa vie spirituelle grâce à une intense activité eucharistique qui unit les fidèles de nations différentes et de plusieurs rites, tandis que dans la pravoslavie l'Eucharistie elle-même est affaiblie dans son efficacité surnaturelle unificatrice par l'absence d'un centre et par la « nationalisation » du rite oriental, qui de la sorte est devenu un puissant stimulant des *individualismes collectifs nationaux*, particulièrement dangereux pour la conformité avec la sainteté déterminante de l'Église. Il sera frappé du fait que l'Église réagit contre l'absolutisme ritualiste, contre ce recroquevillement du culte, cette absorption de toutes les énergies religieuses par l'abus des cérémonies, qui empêche en grande partie les fidèles de s'unir organiquement avec Jésus priant dans le désert, prêchant dans les campagnes, visitant les malades, enseignant la vérité sans relâche, formant ses apôtres à une religiosité qui dépasse de loin le « cultualisme » de l'Ancien Testament. Il saisira que le dogme du Christ-Chef n'est adéquatement réalisé que dans l'Église catholique, que la papauté est une institution exigée par l'application de ce dogme en pratique, et que l'Église toute entière contribue au plein épanouissement de cette institution. On n'aura pas grand'peine à lui montrer que les universités et collèges catholiques disséminés à travers le monde sont aussi un des aspects de la sainte fidélité de l'Église à l'égard de son Chef. La vitalité de la théologie catholique lui apparaîtra comme une preuve que l'Église a aussi une « âme », humaine mais éclairée par la grâce, qu'elle a une intelligence et une volition collective. Comme Jésus, l'Église est toujours la même, elle ne change pas dans sa nature, sa vie, son évolution organique, tandis que la pravoslavie s'est brisée; d'essentiellement « évoluante » qu'elle était au sein de la catholicité à l'époque des grands conciles orientaux, elle est devenue irrémédiablement incapable d'une saine évolution, elle n'est plus « la même »; elle n'est pas la continuation de l'ancienne Église du IX^e^ siècle, elle en est une photographie ou tout au

plus une répétition continue; c'est un piétinement sur place : tout cela un pravoslave sincère le comprendra aussi. Il saisira la raison pour laquelle les « désordres de la cour de Rome » et les scandales dans le monde catholique n'atteignent pas la sainteté de l'Église catholique.

Remarquons qu'en entrant par la porte de la plénitude théandrique on amènera plus facilement le pravoslave à comprendre la façon ordinaire de proposer la sainteté de l'Église, ainsi que les trois autres notes classiques. L'unité visible du catholicisme ne sera plus pour lui du « césarisme spirituel romain » (formule de Kolémine), mais une nécessité divinement voulue pour que l'Église ne soit pas une monstruosité, l'Épouse d'un Christ sans tête physique. La catholicité ne sera plus pour lui une « soif d'extension géographique pour dominer partout », un primat de « l'horizontal » sur le « vertical » (Berdiaiev); elle lui apparaîtra comme le corollaire naturel de la sainteté de l'Église, de sa sainteté la plus authentique. Il en sera de même de l'apostolicité comprise dans le sens de fidélité à l'esprit apostolique de Jésus et des apôtres, de saint Paul en particulier; prise dans le sens ordinaire de succession légitime, elle lui sera aussi plus compréhensible : la continuité du corps physique de Jésus fut organique, vitale, et non simplement « matérielle » et pour cette raison, par analogie, la succession des évêques dans l'Église ne peut pas être uniquement matérielle, mais doit être formellement rattachée à l'unité organique et à son organe.

Le dissident oriental, le pravoslave peut aussi mieux apercevoir la sainteté de la vraie Église par une contre-épreuve. L'enfer et l'impiété sont juste le contraire de la sainteté, ils portent toute leur haine sur elle, ils la persécutent partout où ils la découvrent. Pour la trouver, ils ont un flair remarquable. Dans l'hagiographie et dans l'histoire de l'Église nous rencontrons partout la même aversion du mal pour le bien, des passions criminelles pour la sainteté, du vicié et de l'ébréché pour l'intègre et le complet, du moralement dévasté pour le

parfait. En observant ce qui dans le christianisme attire plus particulièrement les assauts de l'esprit infernal, on pourra se faire, sans crainte d'erreur, une idée nette de ce qui est essentiel à l'Église et à sa sainteté.

Toutes les haines du bolchevisme athée, de la franc-maçonnerie et de la libre-pensée de toute nuance ont pour objet l'Église catholique et elle seule. On entend parfois dire que les bolchevistes repoussent *également* toutes les religions sans distinction. C'est absolument inexact. Les athées militants du bolchevisme en tant que tels — car je ne parle pas ici des aversions politiques ou autres semblables — n'ont de vraie haine que contre la véritable Église de Dieu. Dans les autres religions ou confessions, ils abhorrent seulement les éléments catholiques, les débris de l'héritage chrétien commun, l'application des principes catholiques. Sur tous les points où il y a divergence entre catholiques et non-catholiques l'enfer se prononce quasi automatiquement contre l'Église et pour l'erreur. L'Église affirme l'indissolubilité du mariage chrétien, les autres confessions religieuses chrétiennes la nient, au moins en pratique sinon en théorie; a-t-on jamais vu un sectaire de la libre pensée ou un « bezbojnik » (sans-Dieu) prendre parti pour le point de vue catholique sur le mariage contre les positions protestantes ou pravoslaves? C'est le contraire qui arrive toujours, tous les impies tombent d'accord pour accuser le catholicisme de tyrannie, d'incompréhension pour la liberté de l'amour, que sais-je encore. L'Église affirme que la Très Sainte Vierge fut immaculée depuis sa conception; la doctrine mariologique pravoslave, en tant qu'elle s'oppose à l'enseignement catholique, revient à ceci : « L'enfant Marie (dans la première période de son existence) ne différa en rien des autres enfants »; mais n'importe quel bolchevik dira la même chose! « Pas de purgatoire! » disent les théologiens pravoslaves; « pas de purgatoire! » répètent les athées. Il en est de même de tous les points controversés entre catholiques et pravoslaves dont l'athéisme s'occupe. Même pour ce qui est **des relations intratrinitaires, si on parvenait à dégager la**

négation du Filioque de toute affirmation dogmatique catholique et si on la présentait dans cet état aux pontifes de l'athéisme, ils ne manqueraient pas d'y souscrire avec empressement.

Mais dès qu'il s'agit d'éléments religieux que la pravoslavie tient du catholicisme, le spectacle change rapidement et radicalement; les vagues furieuses de l'athéisme déferlent sur la pravoslavie, ou plutôt sur les éléments catholiques qu'elle contient encore. Prenons de nouveau quelques exemples. Les bolcheviks se sont acharnés contre le patriarcat panrusse de Moscou, tantôt en emprisonnant le chef de l'Église russe, tantôt en cherchant à en faire l'instrument docile de leurs menées antireligieuses. Pourquoi cette lutte et cette attention particulière accordée au premier prélat de la Russie pravoslave? Parce que tout patriarcat est un reflet, une imitation, parfois mal réussie il est vrai, de la papauté, c'est-à-dire de l'institution grâce à laquelle l'Église est une société parfaite, complète, pleinement humaine, par conséquent vraiment théandrique, sainte. Cette opposition contre le patriarcat de Moscou n'est qu'un épisode secondaire de la grande et éternelle guerre que l'impiété fait à la papauté. Les bolcheviks s'acharnent contre tout ce qu'il y a de « spirituel » dans l'Église, cela va sans dire; mais ils en font tout autant, ou plus, contre l'élément « matériel », humain, visible, de l'Église, le culte, les sacrements, surtout l'enseignement et l'organisation; ils savent bien que sans cet appareil extérieur l'Église perd sa plénitude, son humanité, par conséquent sa sainteté, autrement dit — sa réalité et son efficacité. C'est précisément ce caractère de plénitude, de plénitude surtout du pouvoir central universel parlant au nom de la divinité, qui les agace le plus. Ce dont ils ne veulent à aucun prix, c'est d'une Église vraiment Église, ressemblant au Christ Homme-Dieu, organiquement rattachée à lui comme le corps à la tête, transposant dans l'ordre social la plénitude de sa nature humaine. Ils s'accommoderaient à la rigueur d'une religiosité où on ne ferait que louer le Christ, l'admirer, l'imiter individuellement; mais d'une religion

prenant une part active — pleinement, organiquement, collectivement — à la vie apostolique de Jésus, à son enseignement, à ses labeurs, à son sacrifice, à sa charité ils n'en voudront certainement jamais. Et même s'ils en venaient à tolérer une activité catholique partielle, ils se cabreront toujours contre la perfection de la théandricité, contre ce par quoi le dogme du Christ-Chef est réalisé dans l'Église, la clef de voûte de l'organisation du Corps mystique, la condition sine qua non de sa sainteté — la papauté. Voilà pourquoi malgré le peu de catholiques qu'il y a en Russie, la colère des Sans-Dieu est dirigée, implicitement ou ouvertement, beaucoup plus souvent contre la papauté et l'organisme social universel de l'Église que contre n'importe quel autre aspect du christianisme; pour s'en convaincre il suffit de parcourir quelques numéros des deux « Bezbojnik » ou de consulter une liste des livres et brochures contre Rome imprimés en Russie depuis l'établissement du bolchevisme. Dans les bibliothèques de propagande antireligieuse soviétique on trouve les ouvrages des théologiens « orthodoxes » antiromains, par exemple le fameux livre d'Ivantzov-Platonov sur la papauté. Sans s'en douter, les bolcheviks prouvent par leur haine que l'Église catholique est la seule véritable sainte Église du Christ, du Christ vrai, historique, Verbe incarné.

* * *

Il nous reste, pour terminer, à mettre mieux en relief encore les rapports étroits entre la sainteté personnelle des Saints et la sainteté morale de l'Église.

Grâce à la plénitude de sa divino-humanité, l'Église met à la disposition des hommes la *plénitude des moyens* pour atteindre la sainteté dont elle dispose : par son humanité elle porte jusqu'aux derniers recoins du monde la saine doctrine qui conduit à la perfection et elle indique à chacun avec sûreté la sainteté déterminante qui le regarde; la perfection de son humanité lui permet d'exceller dans l'art ineffable de mettre l'Eucharistie, la source de sainteté par excellence, à la portée

de tous; elle aplanit toutes les difficultés, afin que le plus grand nombre de vieillards et d'enfants, d'ouvriers et d'hommes d'affaires, puissent tous les matins s'approcher de la Sainte Table. Sa structure humaine fait que par les autres sacrements aussi elle « touche » — et comment! — infiniment plus d'hommes de tous pays que toutes les autres confessions chrétiennes, moins « humaines », prises ensemble. Sous tous les rapports, de la plénitude de sa théandricité découle un *maximum d'aptitude* à communiquer aux exilés de ce monde l'abondance des grâces sanctificatrices. Combien les confessions souffrant de « pure spiritualité » restent en arrière en comparaison de ce que fait l'Église grâce à sa saine organisation, à son humanité! Rien d'étonnant que les saints catholiques, et par le nombre, et par le degré d'union à Dieu, et par la variété de leurs « programmes », dépassent de loin tout ce qu'on peut admirer ailleurs. Parce que l'Église est vraiment « achevée », parfaite au point de vue de sa conformité avec l'Homme-Dieu, elle est un bon instrument, elle est l'instrument unique dont l'Homme-Dieu veut se servir pour la sanctification des hommes; même quand il sanctifie par son Esprit quelque honnête pravoslave ou protestant, c'est encore de l'humanité de l'Église Catholique qu'il se sert — de ses sacrements visibles, de ses règles monastiques, etc. L'organisation-humanité de l'Église, son « juridisme », son « césarisme », son « intellectualisme desséchant », voilà ce qui fait qu'il n'y a plus de barrières entre le plérôme de sainteté que Notre-Seigneur veut nous communiquer et notre propre capacité de le recevoir : le seul obstacle possible de la part de l'Église eût été la dissemblance d'avec l'Homme-Dieu, la « pure spiritualité » ou le monophysisme ecclésiologique, total ou partiel.

En second lieu, il faut souligner le fait que l'Église et ses enfants ont la même sainteté déterminante commune, Notre-Seigneur, et construisent leur sainteté morale sur le même fondement, celui de l'*obéissance*. La perfection de l'obéissance est la perfection de la sainteté — tel est l'axiome unanimement reçu en saine spiritualité. La même perfection, le même

maximum d'obéissance nous le retrouvons dans l'Église Catholique, et elle seule : toute l'Église obéit au Christ en gardant saintement, avec la collaboration de tous, la constitution divino-humaine qu'il lui a donnée, les fidèles obéissent à leurs pasteurs et tous les pasteurs au pape. C'est en imitant l'incomparable obéissance de Jésus et de l'Église que les catholiques se sanctifient; ils deviennent saints dans la mesure dans laquelle ils se laissent « prendre dans l'engrenage » du vaste système de subordination qu'est la Catholica. Encore une fois, rien de pareil chez les confessions dissidentes en tant que telles : la vraie sainteté des dissidents, et on en trouve chez eux, tient à ce qu'il leur reste d'obéissance catholique, elle est hétérogène, disparate par rapport à la pseudo-sainteté de leurs Églises autocéphales ou « plus spirituelles ». Tous les vrais saints pravoslaves font grand cas de l'obéissance, tandis que les apologètes de l'ecclésiologie pravoslave séparatiste et antiromaine sont enclins à voir dans l'obéissance et l'autorité un mal, un obstacle. Les pravoslaves ne sauront jamais échapper à ce dilemme, écrasant pour l'antiromanisme oriental : ou bien l'obéissance est un principe bon, divin, chrétien, et alors pourquoi l'écarter de la constitution et de la sainteté de l'Église, pourquoi maudire la papauté, pourquoi vouloir une Église sans autorité ? ou bien l'obéissance est un principe faux, inadmissible en religion, désastreux pour la charité, et alors il faut condamner en bloc et taxer de supercherie tous les grands saints pravoslaves, les Séraphim de Sarov, les Tikhon Zadonsky, les Théodose et Antoine Petchersky, les Serge Radonejsky, les startsy d'Optina Pustyn, toute l'admirable phalange des saints russes, sans parler des saints de l'antiquité chrétienne et des Pères que même les modernistes russes n'osent pas répudier complètement.

La parfaite harmonie entre la sainteté personnelle des serviteurs de Dieu et celle de l'Église catholique apparaît avec évidence si on se place au point de vue de chaque vertu chrétienne prise en particulier. Disons encore un mot seulement du rôle que joue sous ce rapport la reine des vertus, la *charité*.

Un Saint par toutes ses paroles et actions fait rayonner autour de lui la charité divine, sa nature humaine est un instrument infatigable du divin bonum-diffusivum-sui. De même, mais en grand et collectivement, l'Église par toutes les fibres de son être divino-humain, de sa constitution « théosociale » est l'instrument universel et perpétuel de la même charité. L'humanité de l'Église, — son hiérarchisme, sa législation canonique précise, sa centralisation, ses écoles, ses missions, ses œuvres, ses Ordres religieux — tel est le grand moyen par lequel la charité de Dieu descend vers *toutes* les indigences humaines, *tous* les recoins de l'âme, pour faciliter à *tous* le chemin du salut. L'Église est humainement visible afin que tous puissent voir le port du salut, le foyer de la charité; ainsi un arbre au sommet d'une montagne attire dans la tempête les oiseaux éperdus. La prédication de l'Église est tellement humaine dans son exercice — discours, sermons, presse, congrès — précisément parce que sa charité est divine, inépuisable, cherchant tous les moyens de toucher les cœurs endurcis des hommes. La continuité de « l'absolutisme papal », le ton catégorique de l'enseignement catholique, « l'intolérance » dans l'affirmation des dogmes, la clarté de la doctrine morale, l'intransigeance en matière de divorce, — tout cela c'est encore la charité de Dieu, incarnée dans des formes humaines pour écarter tous les doutes, les tergiversations, les hésitations dangereuses, le vague d'une spiritualité trompeuse ou d'un faux « unionisme » et mener ainsi les hommes plus sûrement vers l'éternité bienheureuse; une mère qui arrache son enfant d'un danger imminent — incendie, assassinat — est aussi très intransigeante et très « humaine ».

Telle est l'Église : sainte parce que réalisant pleinement dans le monde la sainteté, la charité divino-humaine de l'Homme-Dieu; sainte parce que « chrétienne » au sens complet du mot, c'est-à-dire Église du Christ, du Verbe incarné; sainte parce que parfaite fraternité surnaturelle et parfaite société naturelle en même temps; sainte parce que héroïquement et divinement humaine.

Rome, Séminaire pontifical russe. S. TYSZKIEWICZ, S. I.